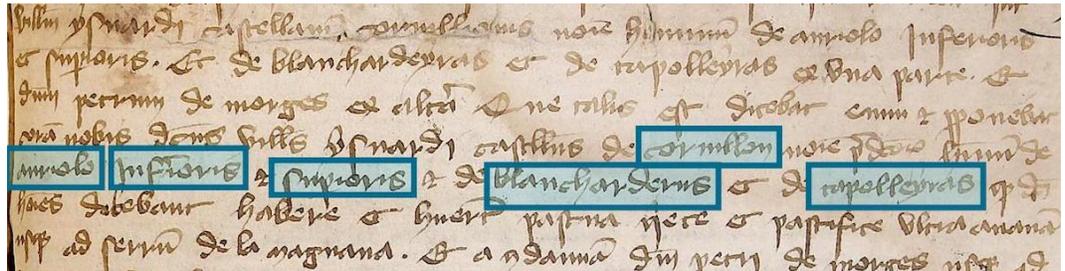
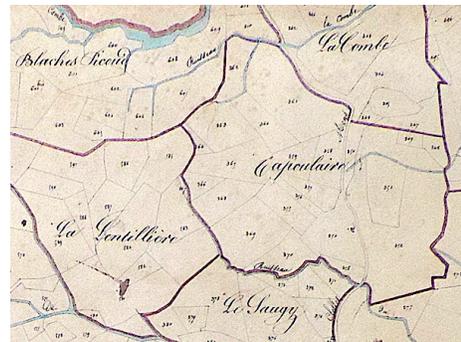


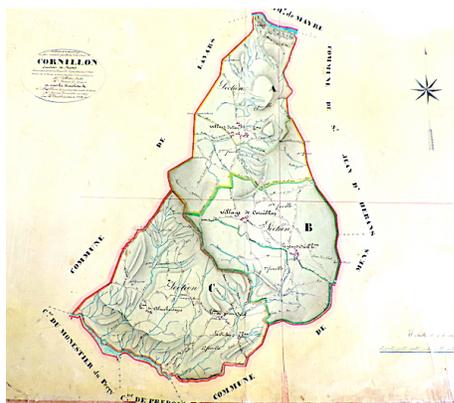
Entre Tapoulaire et Chantelouve



Vous voyez ce texte ? Oh, certes il n'est pas facile à lire. C'est du latin médiéval et il date de 1255. Je vous raconterai ce qu'il contient une autre fois. Pour l'instant, seuls les noms propres nous intéressent. Regardez l'encadré bleu le plus haut. Le mot « cornillon » y est écrit comme nous l'écrivons encore, ce qui était rare à l'époque : la plupart du temps, on lisait Cornillio, ou plus souvent Curnilho. Sur la ligne suivante, les trois premiers mots sont « auriolo », « inferioris » et « superioris » : il n'était pas question de « Petit et Grand Oriol », mais d'« Oriol d'en-bas et d'en-haut ». Vient ensuite Blancharderus, qui sur la seconde ligne était « Blanchardeyras ». Pas de doute, c'est Blanchardeyres : dans un texte d'il y a trois quarts de millénaire, quatre des hameaux actuels de la commune sont nommés à la suite. Le dernier encadré bleu à droite contient le mot « tapolleyras ».

C'était alors un hameau, ce n'est plus qu'un lieu dit : « Tapoulaire ». C'est au-dessus de la route entre Blanchardeyres et Petit Oriol. Sur la ligne suivante, le dernier mot à droite est « avana » qui désigne la Vanne, la rivière. Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, on trouve dans des actes « le torrent de l'Avanne » et même « le torrent d'Avanne ». D'ailleurs il y a encore des lieux-dits « Avanne » et « Lavana » à proximité.



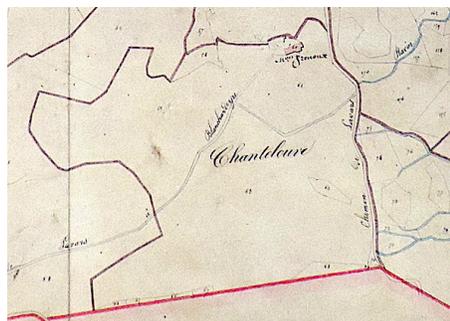


Voilà précisément le sujet de cette histoire : quels noms de lieux sur la commune ont traversé les siècles, d'où venaient-ils et comment ont-ils évolué ? Nous allons nous appuyer sur le « cadastre napoléonien » : un chef d'œuvre, peint à la main et calligraphié en 1834. Il comporte un plan général que vous voyez ici, et six feuilles détaillées dont l'image précédente montrait un extrait.

Trouver quels noms de lieux ont traversé les siècles n'est pas très compliqué : à partir de 1834, il suffit de comparer le cadastre avec les suivants. Auparavant, le rôle du cadastre était tenu par les *parcellaires*, qui listaient les terres et les propriétaires et servaient à établir l'assiette de l'impôt. Dans tous les documents, chaque champ était associé à un *mas* : un lieu-dit. Sa situation dans le mas était précisée par les *confins* : les voisins aux quatre points cardinaux. Il en a été ainsi jusqu'au cadastre napoléonien, et encore assez longtemps après.

Savoir d'où viennent les noms des mas est beaucoup plus difficile. Même les spécialistes ne sont pas d'accord. On trouve, assénées avec la même autorité, jusqu'à trois origines totalement différentes, voire plus, pour le même nom. Mais quand on n'est pas spécialiste, il est plutôt facile de hasarder des hypothèses qui ne tirent pas à conséquence. Allez, on essaye ?

Chantelouve : vous voyez où c'est ? Juste en-dessous de la Citadelle, marquée « maison Frenoux » sur le cadastre de 1834. Jusqu'au dix-septième siècle, des hordes de loups, attirées par le panorama unique dont bénéficie l'endroit, y résidaient à demeure. Les femelles, en dehors des périodes de mise bas, jouissaient de pas mal de temps libre ; et comme elles aimaient se réunir en cercle les nuits de pleine lune, elles avaient monté une chorale.



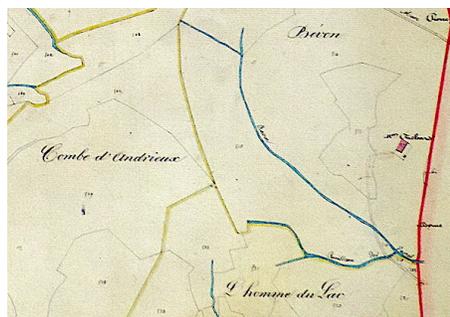


Répertoire religieux classique: Buxtehude, Bach... (Mozart n'était pas encore né). Elles se faisaient livrer les partitions depuis Grenoble par des chevreuils, à qui il arrivait de regretter de leur avoir rendu ce service. Mais peu importe, les quelques rares qui sont revenus indemnes d'un concert ont été unanimes: le chant des louves était une pure merveille.

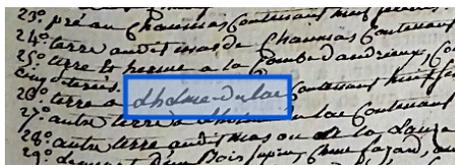
Curieusement, les spécialistes ne sont pas d'accord. Pour eux, le radical « cant » fait partie d'une famille de mots qui désignent des rochers: caillou, calcul, karstique, cairn, clavier... il y en a des centaines en Europe. « Lup » désignant aussi des pierrailles, la juxtaposition des deux devient nettement moins onirique. À moins que louve ne se rapporte au dieu gaulois Lug, allez savoir.

Un autre essai? L'homme du Lac! Mais si, vous savez bien: le carrefour entre le col de Cornillon et le col du Thaud.

Il y a longtemps, il y avait là un lac gigantesque. Et comme l'endroit est tout plat, le lac restait bien horizontal: quand il était gelé l'hiver, c'était idéal pour le patinage artistique. Un homme du village s'en était fait une spécialité, et tout le monde venait applaudir ses performances. Sauf qu'il était tellement étourdi qu'un jour il s'est pointé en juin pour son spectacle. Le lac n'était pas gelé, l'homme s'est noyé. Triste non?



Tous les Cornillonais connaissent cette légende de l'homme noyé dans le lac, même si peu sont au courant de la cause. Pourtant, l'homme n'a pas toujours été humain. Il s'est écrit « haume » au dix-septième siècle.



Sur l'image que vous voyez, on lit « L'holme du lac ». Elle est extraite du procès-verbal d'ajudication, daté du 25 janvier 1794, d'un des domaines de Sibeud de Saint-Ferriol confisqués à la Révolution. Sur la ligne au-dessus, est écrit « Combe d'Andrieux », exactement comme aujourd'hui.

Alors: homme, haume ou holme? Écoutez le pasteur André Blanc en 1844. Dix ans après le cadastre qui a officialisé « L'homme du Lac », il connaissait encore la réponse.

« Nous sommes revenus à Mens par le chemin de l'Olme-du-lac, c'est-à-dire de l'Ormeau-du-lac, à cause d'un grand ormeau près d'un cloaque fangeux d'environ vingt pas de tour. »

Oui, bon, vingt pas de tour, ce sera un peu juste pour un triple axel. Mais peu importe. Vous avez vu l'image du cadastre sur laquelle on lisait « L'homme du Lac » et « Combe d'Andrieux ». Il y avait un troisième nom : « Bévon ». En-dessous sur la droite, un rectangle rose marqué « Maison Richard ». Richard était le nom d'une des familles ayant racheté une partie des domaines de Sibeud de Saint-Ferriol. Jean-Jacques (1788-1854), puis son fils Edmond (1822-1900) ont certes été des personnages importants, mais ils n'ont pas été anoblis. Pourtant la « Maison Richard » s'appelle désormais « Grange du Baron ». Que s'est-il passé ?

C'est que voyez-vous, « Bévon » vient d'un radical partagé par beaucoup de langues latines qui correspond au verbe boire. Par un hasard dont seuls les étymologistes ont le secret, il se trouve que le baron qui habitait là, levait le coude avec une fréquence et une facilité qui émerveillaient ses contemporains. Au point que Gustave Courbet a peint son portrait, en 1872.

Bon : assez de délires foireux. La ferme a longtemps été habitée par la famille Chevillon. Leurs actes d'état civil permettent de suivre l'évolution. Dans les années 1850-60, les Chevillon naissent à la « Grange Bévon », nommée d'après le lieu-dit qui se trouve au-dessus. Mais les actes étaient manuscrits : une lettre se transforme vite, et lors du recensement de 1901, toute la famille habite la grange Bévan.



Etudes de M^e VIEUX-BLONDIN, notaire à Mens et de M^e JOBERT, avoué à Grenoble, 3, rue Félix-Poulat.

Vente aux Enchères publiques

en 8 lots, du **Domaine de la Grange de Béron**, sis à **Cornillon-en-Trièves** et **Saint-Jean-d'Hérans**.

ADJUDICATION, le **dimanche 17 janvier 1932**, à **2 heures de l'après-midi**, en l'étude de M^e VIEUX-BLONDIN, notaire, à Mens.

Total des mises à prix 49.800 fr.

La dénomination est fragile : le recensement de 1906 parle de « La Grange » sans autre précision. D'ailleurs, quand Julie Chevillon se marie le 26 novembre 1910, elle est déclarée « couturière domiciliée à La Grange, ferme isolée de la commune de Cornillon-en-Trièves ».

L'annonce que vous voyez a été publiée dans le Petit Dauphinois du 10 janvier 1932. Il s'agit du « Domaine de la Grange de Béron ». Encore une lettre mal recopiée. Il n'en manquait plus qu'une pour arriver à notre Baron !